

**RAQUEL ROBLES**

# Petits combattants



LIANA LEVI

Je savais que nous étions en guerre, je savais qu'il y avait eu une sorte de combat et qu'ils devaient se trouver dans une prison glaciale en train de lutter pour leur vie. Je savais que je devais résister. Malgré tout, une chose me déconcertait : il n'y avait pas eu un seul coup de feu. Alors dire « ils les ont emmenés », ce n'était pas si faux, ce n'était pas un code pour désigner une terrible fusillade, des heures de combat, puis une capitulation face à l'inégalité des forces. C'était une réalité : ils étaient venus à la maison, en grand nombre, c'est sûr, il y avait eu des cris, du désordre, des heures d'interrogatoire, et ensuite ils les avaient emmenés. Ma grand-mère me disait que ça s'était passé comme ça parce que mes parents voulaient nous protéger. Ce qui m'a toujours paru ridicule : nous étions des combattants, nous étions préparés à affronter un tel moment, nous savions quoi faire, où nous cacher, quand courir, quand pleurer. Nous savions que nous devons être forts, nous savions ce qui pouvait arriver. Se réveiller le matin et voir sa grand-mère décomposée, essayant de ranger la maison avec son corps énorme et impotent, répétant, la voix étranglée, « ils les ont emmenés, ils les ont emmenés », c'était horrible. Ils s'étaient battus la nuit durant, et moi je dormais ! Quel être humain peut dormir d'un sommeil aussi lourd !

Pendant très longtemps, j'ai pensé qu'on m'avait frappée à la tête et que je m'étais évanouie. Mon frère était un bébé, un innocent tout bouclé qui suçotait une tétine, c'était normal qu'il ait continué de dormir ou qu'il soit resté muet de terreur. Mais moi... À coup sûr, on m'avait frappée et j'avais perdu la mémoire, et ma grand-mère, la pauvre, me racontait une autre histoire pour ne pas me traumatiser. Des années durant, je l'ai laissée me répéter cette fable pour qu'elle continue de penser que c'était pour mon bien. Quand j'ai été suffisamment grande pour qu'elle voie en moi un être moins fragile, je lui ai demandé de me dire une fois pour toutes la vérité. Et la vérité semble être celle-ci : ni balles, ni barricades, ni grenades, ni fusils. Mes parents, les combattants, changés en simples citoyens, un couple, un homme et une femme, encapuchonnés, hissés brutalement dans une Falcon vert olive. J'ai eu beaucoup de mal à me remettre de cette image. Des nuits d'insomnie à essayer de décoder ce changement de stratégie. Et puis j'ai compris : c'était le summum du camouflage, il fallait dissimuler, passer pour des gens ordinaires, pour les victimes d'une injustice. Alors j'ai arrêté de parler de tactique, j'ai arrêté de demander des nouvelles des camarades de mes parents, j'ai arrêté d'entraîner mon petit frère tous les soirs et j'ai pris à cœur de dissimuler. Ma grand-mère s'en est trouvée bien mieux. Mon oncle et ma tante ont arrêté de me casser les pieds avec les psychologues, et mes imbéciles de petits camarades d'école ont avalé la chose sans broncher. Durant des mois et des mois, j'ai cherché parmi les gens quelqu'un comme moi, parce qu'il devait y avoir plein de camarades dissimulés dans la population civile. Quand mes parents luttèrent à découvert, la quantité de camarades paraissait incalculable. Où étaient tous ceux qui se rendaient Plaza de Mayo, où étaient ceux qui venaient à la maison et remplissaient les pièces de

bruits, de rires, de discussions animées. Où étaient ceux qui peuplaient les camps et les Rencontres nationales? Ils devaient bien être quelque part. Cachés, dissimulés au milieu de personnes comme moi.

Mon frère a très mal pris l'arrêt de nos entraînements. Il pleurait, il disait que je ne l'aimais plus, il est même tombé malade. Si bien que je me suis vue obligée de lui faire partager mon secret, même si je pensais qu'il était trop petit pour comprendre. Je l'ai emmené dans la cour, là où il y avait plein de roseaux. Je l'ai fait s'accroupir derrière les mauvaises herbes. Non pour qu'on ne nous surprenne pas, mais pour qu'il comprenne à quel point l'affaire était secrète. Alors je lui ai tout expliqué. Et lui me regardait avec ces yeux verts si beaux, ces yeux qui me donnaient l'impression d'être en face de ma maman, la même couleur, la même façon de se tourner vers l'intérieur quand ils se fixaient sur quelque chose. Au début j'ai pensé que c'était une erreur, que j'étais en train de l'affoler inutilement, qu'il courrait tout raconter à notre grand-mère, qu'il se mettrait à pleurer et que je ne saurais pas le consoler. Mais ensuite, même s'il a pleuré, même s'il m'a serrée si fort dans ses bras que j'ai eu peur de verser des larmes moi aussi, j'ai découvert que le camarade que je cherchais avait tout le temps été là. Il était tout jeune, il avait encore moins de défense qu'un petit animal en cage, mais il était fort, il comprenait tout, il était soulagé de donner un sens au fait de vivre dans cette maison, chez cet oncle et cette tante âgés, avec une grand-mère dont le regard ne s'éclairait que quand elle nous voyait, mais qui le reste du temps pleurait en triturant un petit mouchoir et en regardant par la fenêtre, et une autre grand-mère qui ne semblait pas concernée par ce qui nous arrivait. Nous avons donc repris les entraînements, mais dans la clandestinité. Nous n'avons rien dit à personne, même s'il n'était pas difficile de ne pas nous faire

surprendre : jusqu'à dix heures du soir, quand mon oncle et ma tante revenaient de faire ce qu'ils avaient à faire dans le monde extérieur, nous étions en compagnie d'une dame qui ne sortait jamais dans la cour, d'une grand-mère qui pleurait contre la vitre quand elle ne regardait pas la télévision, et d'une autre grand-mère qui portait des chaussures énormes et racontait des choses insensées.

Un jour, nous avons failli être découverts, mais nous nous sommes tirés d'affaire de justesse.

Mon frère était alors en maternelle, et moi, en primaire. Le jardin d'enfants était situé à côté de mon école. Les deux établissements étaient séparés par un mur d'environ deux mètres de haut. Pendant les récréations, comme chacun manquait terriblement à l'autre, nous nous donnions rendez-vous, mon frère et moi. Lui escaladait le grimpeur – ce jeu qui consiste à monter de différentes manières sur une espèce de mirador pour ensuite redescendre par un toboggan. Et moi je me mettais à une certaine distance du mur pour le voir. Nous nous parlions en criant jusqu'à ce que la sonnerie de mon école retentisse.

Nous avons beau rester en rapports étroits, je ne pouvais pas le contrôler en permanence, tant et si bien qu'il s'est mis à travailler seul, pour son compte. Quand j'en ai pris conscience, il avait déjà levé une Armée infantile de Résistance. C'était un groupe restreint mais fort. Mon frère en était le Commandant, bien sûr – nous avons toujours eu l'étoffe de leaders, nous n'avions pas reçu pour rien la meilleure éducation politique du secteur –, et ils avaient mis au point une stratégie de défense en cas d'attaque de l'Ennemi. Je l'ai dit, tous n'étaient pas aussi bien formés que nous, et un enfant du groupe est allé raconter à ses parents,

non sans fierté, son nouveau « jeu ». Alarmés, les parents sont allés en parler au jardin d'enfants et la directrice – qui en savait suffisamment pour nous avoir inscrits sans exiger de papiers – a convoqué mon oncle et ma tante. Ils étaient tous très inquiets. Moi aussi, pour être franche. Je me suis enfermée avec mon frère tout un après-midi et je lui ai expliqué qu'il fallait se montrer prudents, que le moment n'était pas encore venu, qu'il fallait bien choisir ses camarades, que les choses devaient être organisées, que jusqu'au retour de nos parents la Commandante c'était moi et qu'il était antirévolutionnaire de ne pas respecter les consignes des dirigeants. Il s'est fâché, et puis il a pleuré à la mention de mes parents, il a exigé que je lui dise quand se produirait ce retour à la normale tant attendu – je n'avais pas d'informations, j'étais sur ce point autant dans le brouillard que lui –, mais il a fini par comprendre et il s'est calmé. Nous avons dû élaborer un nouveau plan. Je l'ai prévenu qu'ils allaient revenir à la charge avec les psychologues et je lui ai expliqué que nos oncle et tante ne le faisaient pas par méchanceté mais juste par ignorance. Je lui ai demandé d'être fort, de résister et, en cas de problème, d'exiger d'eux et de la psychologue – c'étaient toujours des femmes, comme les maîtresses, il n'y avait pas d'hommes à ces postes – que je me présente avec lui. Il devait se montrer docile, faire ce qu'on lui dirait, mais ne pas avouer notre véritable identité. Nous pouvions passer pour des enfants quelconques, ou même pour des enfants perturbés, mais nous, nous étions des petits combattants.